

Le bureau de l'AAAEPPB a souhaité commémorer les 60 ans de l'inondation historique de 1952 au Passage d'Agen en sollicitant le témoignage des "anciens" de l'association qui l'ont vécue. Suite à un courriel adressé il y a quelques mois par Jean-Pierre Mazel, plusieurs internautes ont ainsi fait part de leurs souvenirs. Ceux-ci sont regroupés ci-dessous dans un document qui n'est pas "clos" pour autant. En effet, d'autres "anciens", membres de notre association - disposant ou non d'Internet - sont toujours en mesure d'étoffer cette série de témoignages. Des photos sont vivement souhaitées. Des récits de situations particulières vécues lors d'autres inondations (1981, 2003...) pourraient également être adjoints.

Il y a soixante ans (3-6 février 1952)

GARONNE DEBORDAIT

Les "anciens" du Passage d'Agen se souviennent

Le Passage d'Agen, par sa topographie, a toujours été particulièrement exposé aux débordements de la Garonne. Des cotes supérieures à 10 m ont été plusieurs fois enregistrées au cours des siècles (12, 50 m en 1435 !), plus près de nous en juin 1875 (11, 75 m à Agen) et en mars 1930 (10, 86 m à Agen). Ces deux dernières inondations historiques ont été particulièrement dévastatrices. A Toulouse, la crue de 1875 détruisit près de 1400 maisons et noya 500 personnes, notamment dans le quartier Saint-Cyprien, le plus éprouvé de la ville. On rapporte que le Maréchal Mac-Mahon, lors de sa visite à Toulouse, aurait prononcé la phrase célèbre : " *Que d'eau, que d'eau !...* ". Il vint aussi à Agen. L'inondation de début mars 1930 fit 200 morts environ dans la vallée. Beaucoup de maisons (souvent en brique crue, notamment en Tarn-et-Garonne) ne résistèrent pas : sur l'ensemble de la Garonne on nota près de 3000 maisons détruites. Le Canal des Deux Mers fut coupé à plusieurs endroits de même que des routes et voies ferrées. Plusieurs ponts furent emportés. Le "barrage" que constituait le Pont Canal posa des problèmes comme le pont de chemin de fer de Saint-Pierre-de-Gaubert. Signalons aussi que, lors de la crue de décembre 1981, la cote de 9, 24 m fut atteinte à Agen. En 2003, elle frôla les 8 mètres.... Depuis les années 80, d'importants travaux locaux ont permis de protéger partiellement la région agenaise des crues inférieures à 9 mètres : mur-digue du Gravier jusqu'aux Iles à Agen, mur-digue du Passage de la fin des années 90 et plus récemment de Saint-Pierre-de-Gaubert... Ils témoignent d'un vaste effort de protection des agglomérations et de la vallée qui reste cependant toujours d'actualité.

Agen et le Passage furent particulièrement touchés par l'inondation de 1952 entre le 3 et le 6 février. La cote atteinte fut de 10,38 m. Le journal "*Quarante-Quatre*" (1) du mardi 5 février décrit les événements depuis le dimanche à Agen. La montée des eaux, le premier jour, était de 20 cm par heure. A partir du Gravier, la rue Palissy fut envahie jusqu'au Commissariat de Police, le boulevard Scaliger jusqu'à l'église Saint-Hilaire. Le boulevard de la République était en partie noyé ainsi que les rues Auguste Gué et Grande-Horloge. Par l'arrière, le Jardin de la Place du Pin fut atteint, de même que le quartier Sembel, le boulevard Carnot jusqu'au cinéma Le Florida. S'il existe quelques photographies d'Agen sous les eaux en 1952, elles sont plus rares pour le Passage. Dans le Dossier "*La Garonne et ses débordements dans l'agglomération agenaise*" (Revue SAHALP, 2003) (2) sont publiés 4 clichés : deux pour la rue de Verdun, un pour l'avenue d'Alsace, un pour la rue de la Garonne. Dans le Dossier "*La Passerelle fête ses 150 ans - 1839-1989*" (Revue SAHALP) (2) est inclus un autre cliché montrant les dégâts causés par l'inondation au pied de la Passerelle, côté Passage. Une photographie de Jacques Vassal (voir ci-après), prise d'une fenêtre du 1er étage de l'école, montre l'envahissement des jardins voisins jusqu'à la rue de Champagne ainsi que le préau noyé presque jusqu'au plancher de l'école des filles. Il n'y eut pas, semble-t-il, de photographies aériennes ciblant particulièrement le Passage d'Agen. Par contre il en existe une qui fut réalisée en 1930 (fonds Pardé-Faucher - communication Pr. R. Lambert - voir ci-après). Elle est prise au dessus du Gravier en direction du Passage et illustre bien l'emprise de l'inondation dans la commune. On y observe notamment un encerclement latéral du bourg jusqu'au Canal des Deux Mers. Ce cliché donne un aperçu de ce qui s'est globalement passé en 1952, même si la cote fut alors un peu inférieure.

L'inondation de 1952 fit d'importants dégâts matériels et mit la population dans une situation difficile sur le plan approvisionnement (eau, denrées diverses) et confort (chauffage et sanitaires). Des containers furent parachutés à l'hippodrome du Mestro (pain et lait) le 5 février (cf. le "*Quarante-Quatre*" du 5.2.1952). On déplora un mort noyé au Passage d'Agen : Mr Lopez (74 ans) qui habitait rue de la Garonne (cf. le "*Quarante-Quatre*" du 6.2.1952).

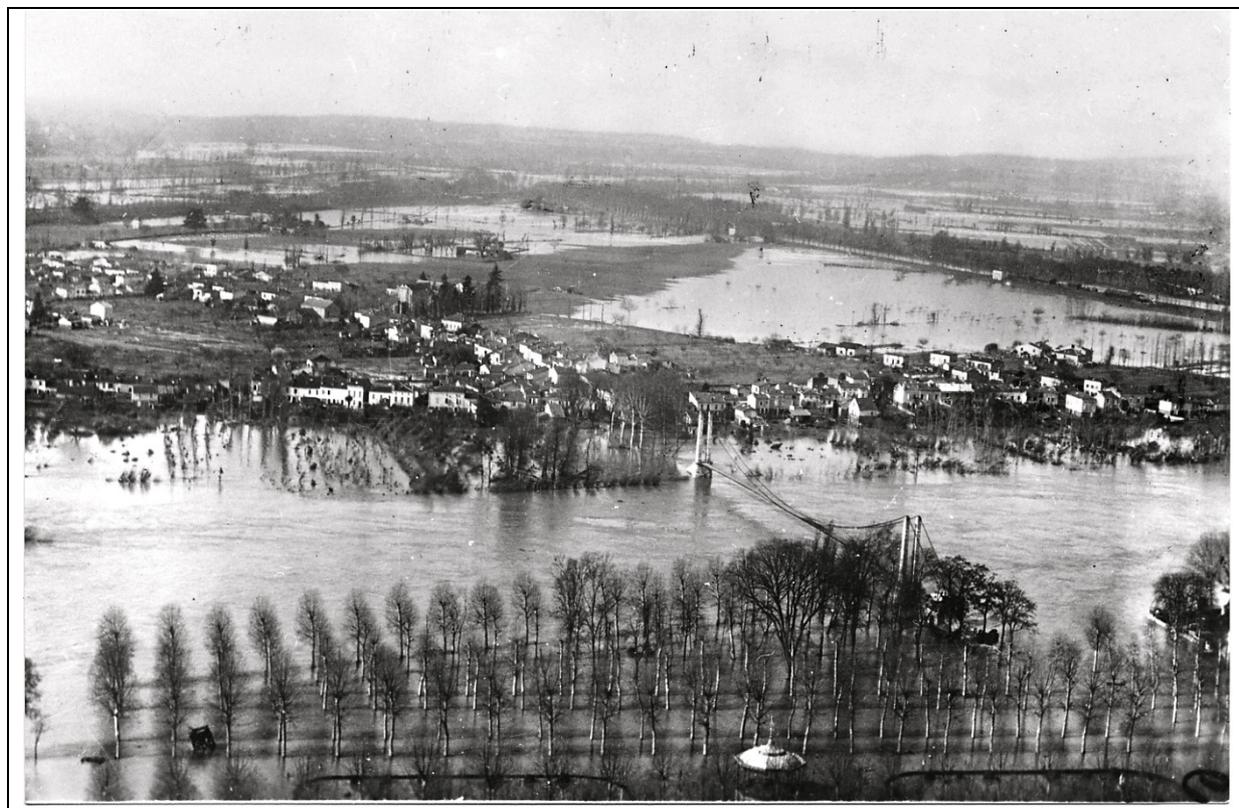
J.V.

(1) Le "*Quarante-Quatre*" reprit son nom ancien "*Petit Bleu*" en février 1953.

(2) Pour un panorama historique des crues de la Garonne, on se reportera aux importants Dossiers publiés par l'Association SAHALP sous la direction de Jean-Marie Catrou.



L'inondation de février 1952 au niveau des écoles - vue d'une partie de l'école des filles et des jardins avoisinants vers la rue de Champagne - cliché Jacques Vassal.



L'inondation de mars 1930 au Passage d'Agen - cliché aérien pris au dessus du Gravier à Agen - Fonds Pardé-Faucher (coll. privée) - Publ. GEODE 2005 - avec l'autorisation de Pr Roger Lambert.

RUE SAINTE-CATHERINE

Proche de la Garonne elle était très exposée

Jean-Pierre Campesan se souvient :

Quelques souvenirs: 1952, rue Sainte-Catherine, j'avais 5 ans.

Ce dont je me souviens : montée des eaux rapide comme toujours avec la Garonne. Les passageois du quartier avaient l'habitude en pareilles circonstances de venir voir l'évolution de la situation sur place très fréquemment. Ils plantaient des bâtons. Vérification très concrète.

Nous étions à l'étage d'une petite maison: 2 m d'eau à l'intérieur. J'avais aidé mes parents à monter les meubles. Pas de chauffage, pas d'eau, pas de gaz, pas d'électricité bien sûr. Pas de radio. Ravitaillement par les pompiers avec une longue barque. Rue de la Garonne, le courant était fort. Humidité partout. Nous échangeons quelques mots avec les voisins. S'il fallait de l'eau, on lançait un seau. Pour certains enfants, ce pouvait être comme un divertissement. Quel soulagement quand nous avons pu vérifier sur les murs que le niveau commençait à baisser !

Pour ma famille, ce furent des moments très pénibles.

Lorsque "Garonne" s'est retirée, l'état des lieux était ce que l'on voit maintenant sur les images, à chaque inondation : du limon dans les moindres recoins, des déchets partout...

Je me souviens parfaitement du ravitaillement en eau potable par un camion pendant quelques jours.

Il faudrait relire la presse de cette époque pour avoir une situation plus exacte.

Je n'en garde pas un bon souvenir d'enfance.

J.P.C.

Marie-Eve Monguillot-Lancerotto témoigne :

Tout ce que je peux dire c'est que nous habitons rue Sainte-Catherine, que nous avons 1m 80 d'eau dans la maison.

J'avais 15 ans à ce moment-là et nous avons eu le temps de monter nos meubles au premier étage car nous avons été prévenus par les pompiers de la montée des eaux.

Nous étions au mois de février, et c'était à cause de la fonte des neiges que nous avons eu cette inondation. Je sais que ça a duré plusieurs jours, mais je ne saurais dire combien.

Je me souviens avoir vu beaucoup de choses passer près de nos fenêtres au 1er étage : bois, animaux morts etc. C'était assez impressionnant ! Les pompiers venaient en bateau nous apporter de la nourriture.

Le plus difficile a été lorsque l'eau s'est retirée, la boue envahissait les rues et l'intérieur de la maison. Dans les rues il y avait beaucoup de meubles abimés par la boue, et les gens qui nettoyaient leur maison, c'est une image très sombre. C'est un souvenir qui reste dans ma tête. Des camions sur la place, près de la Passerelle, sont venus nous apporter de l'eau et de la nourriture.

Une anecdote : ma sœur aînée était partie avec son mari et son fils de l'autre côté de la Garonne chez sa belle-mère : elle avait laissé un poisson rouge dans un bocal sur la cheminée. A son retour, le bocal s'est retrouvé sur le carrelage, il avait seulement été porté par l'eau à mesure qu'elle descendait.

M-E. M-L.

RUE DE CHAMPAGNE ET ALENTOURS

Christian Castan : "anecdotes et péripéties passageoises..."

Né en septembre 1934, au 45 rue de la Garonne, je suis enfant du Passage d'Agen, lié pour toujours au fleuve et à son histoire.

Je me souviens de cette « sortie » de la Garonne en 1952. A l'époque, j'avais 18 ans et fréquentais le Lycée Technique d'Agen - actuellement Lycée J.B. de Baudre - et j'habitais au Passage d'Agen, 6 rue de Champagne, une petite maison basse (aujourd'hui détruite), insérée entre la maison de la famille Canal et la remise des Bonnet, à environ 100 mètres de chez Gaby Boissel, actuellement notre trésorière.

Depuis quelques jours, en allant au Lycée et en traversant la Passerelle, je voyais la Garonne enfler, charrier troncs d'arbres et meules de paille. Le spectacle était grandiose mais désolant. Du matin au soir, l'on pouvait juger de la montée de l'eau.

Parallèlement à ma scolarité au collège, j'avais commencé la restauration de la maison de mes grands-parents maternels Viguié, au 7 Impasse de la Garonne, au Passage d'Agen : d'abord la charpente, puis les parquets des deux pièces du rez-de-chaussée. D'arrache-pied nous avons travaillé quelques soirées pour terminer ces travaux. La Garonne montait, les annonces n'étaient pas favorables, aussi le dimanche 3 février nous étions sur le chantier de bonne heure pour terminer les travaux vers 15 heures. Comme le rez-de-chaussée était environ 90 cm au dessus

du niveau de la rue, l'idée ne nous est pas venue que la Garonne accèderait en ces lieux. Surprise à notre retour, 48 heures après le passage de l'eau : celle-ci avait atteint le niveau des cimaises, soit 0,87 m, et le limon avait tout envahi ! Le parquet une fois lavé était intact.

Le dimanche, le chantier terminé, mon oncle Fernand est venu chez nous, rue de Champagne, pour nous aider mon père et moi à surélever le mobilier au maximum. Dans la courette, nous avons échafaudé, sur mon établi et des planches, un appui à 1,50 m du sol pour préserver l'outillage de mon père. Nous allions régulièrement au bout de la rue de Champagne pour constater la montée inexorable de l'eau. On voyait au loin la Garonne qui charriait mobiliers divers et troncs d'arbres : on disait qu'elle faisait le "gros dos" mais elle arrivait avec force. Le flot était "bombé"...

La nuit commençait à poindre lorsque mon père pensa à l'atelier de Robert Boissel, menuiserie importante avec des moteurs électriques en fosse. Robert, pompier bénévole, était pris par des tâches publiques. Fort tard dans la soirée, nous avons réussi avec mon père à mettre hors d'eau, sur des échafaudages, moteurs et outillages précieux. La nuit était là lorsque le travail fut terminé. En partant, nous avons vu l'eau luire dans le champ d'en face : pris par notre travail de sauvegarde, nous avons failli nous faire encercler par l'eau qui arrivait aussi par le jardin des Bascou derrière l'atelier. Pas de souvenance particulière au sujet des voisins, chacun oeuvrant à sa propre sécurité et à celle de ses biens. Devant être hébergés chez nos cousins Fontanié domiciliés à Lasclède, à Roquefort, c'est à bicyclette que nous avons rejoint la Demi-Lune par la rue Gambetta et le pont de Barroy. Sur le plateau de l'hippodrome nous ne risquions rien. Arrivés, nous avons retrouvé notre famille qui était venue à pied dans l'après-midi, puis d'autres passageois et agenais que mes cousins avaient conviés à l'hébergement. Ce centre d'accueil providentiel, telle une auberge espagnole, s'agitait, ronronnait, piaillait, se nourrissait : tout cela dans une ambiance agréable. Toutes les pièces étaient occupées pour le repos, y compris le fenil, mais la nuit fut peu reposante.

Réveillés de très bonne heure, café chaud "enfilé sur le pouce", mon père et moi sommes allés à la Demi-Lune distante de 1000 m pour juger du désastre. Il y avait presque foule pour mesurer les effets de l'inondation. Le spectacle s'étalait à perte de vue, morne et silencieux. Première surprise sur la route qui descendait vers le pont de Barroy qui enjambait le Canalet (aujourd'hui comblé), à hauteur de la maison de l'ami René Cecutti : une voiture en bascule sur le côté gauche de la voie "hésitait" sous la poussée de l'eau à tomber dans le champ de Mengelle, situé 2

mètres en contre-bas (*voir plus loin le témoignage de R. Cécutti*). Grâce aux conversations en cours, nous avons compris qu'il s'agissait de la 203 de Mr Paul Bareyre, patron de la fabrique de moulures qui, quelques mois après, deviendrait mon premier patron. Sur place nous avons appris que la décrue était pour les 24 heures suivantes. De retour à Lasclède, avec mon cousin Claude - plus âgé que moi et qui avait une 4cv Renault - nous sommes partis en explorateurs dans un chemin après Brax qui donnait sur le Canal des Deux Mers. Là, le spectacle était stupéfiant, de l'eau à perte de vue ! Le canal faisant office de digue, l'inondation venait buter sur celle-ci mais s'étendait silencieuse jusqu'au ras du coteau sur notre gauche en direction d'Agen. L'inconscience de la jeunesse nous a amenés à pied sur le chemin de halage mais, après quelques centaines de mètres, tellement impressionnés par le spectacle silencieux et désolant, nous avons fait rapidement demi-tour : "*pas courageux du tout les jeunots !*". Nous avons donc repris en voiture la direction de Lasclède. Les années ont passé, mais le souvenir de cette étendue d'eau calme, dangereuse et fascinante, s'inscrit toujours dans ma mémoire. Deuxième nuit à Lasclède. La mère de Claude - "Marraine" comme nous l'appelions - faisait oeuvre de charité à grands plats de purée et de bouillon. Tout le monde était satisfait, jouissant du temps présent sans penser à la désolation du lendemain. Nous couchions le plus souvent au milieu du foin, au dessus de la grange, car il n'y avait pas assez de couchage.

Après cette seconde nuit sans trop de sommeil, nous sommes descendus le mardi après-midi vers le bourg du Passage. La Garonne s'était retirée en partie des zones hautes de la commune laissant derrière elle un spectacle fantasmagorique et désolant. Le limon avait tout envahi, les rues étaient glissantes. Nous avons dû marcher en poussant nos vélos car la boue coinçait les patins des freins. Arrivé avec mon père rue de Champagne, il a été impossible d'ouvrir la porte d'entrée en bois massif. L'eau avait tout fait gonfler, portes et volets. Avec une bûche trouvée alentour, mon père s'est évertué, en faisant béliet, à ouvrir la porte. Il en fallu du temps et de la patience pour qu'elle cède ! Premières constatations : un filet résiduel ocre entourait chaque mur à une hauteur appréciable de 1,76 m, le mobilier que nous avions étagé gisait dans la fange. Derrière, dans la petite cour - oh surprise ! - le coke que papa touchait du Gaz de France avait disparu de son emplacement. Nous l'avons retrouvé en totalité dans le puits ! Combustible léger, il n'avait pu quitter la cour clôturée et s'était niché dans le puits sur plusieurs mètres de hauteur. Premier travail : le sortir de là pour accéder à l'eau nécessaire au nettoyage des lieux. Plus d'une journée pour accéder au liquide, mais plus la couche de coke

diminuait, plus le danger de tomber dans l'eau s'aggravait. Après maints efforts d'ingéniosité de mon père, cordage de soutien et de rappel, nous sommes arrivés au terme de cet exercice d'équilibre digne d'une séance d'alpinisme. La chambre de mes parents, située face à la porte d'entrée, était recouverte d'un plancher qui formait un dôme au milieu de la pièce. La grande armoire lingère avait ses portes bloquées. Après un grand lavage à seaux d'eau, mon père a eu l'idée de confectionner un grand radiateur avec des "résistances" - récupérées sans doute sur son lieu de travail - fixées sur un cadre en bois que nous déplaçons le long des murs saturés d'eau. Il était en effet inutile de songer se réinstaller durant quelque temps dans l'appartement. De ce fait nous sommes restés plusieurs jours chez nos cousins et par la suite chez mes grands-parents, 7 Impasse de la Garonne, dans une maison oh! combien célèbre car propriété de la tante du grand champion cycliste Paul Dangler (dont un Collège porte son nom à Agen). Nous couchions au 1er étage, soit 7 personnes (les Robert, Viguié et nous-mêmes) car le rez-de-chaussée était très humide. Comme je l'ai déjà dit, le parquet avait résisté à l'envahissement de l'eau mais, quelques années après, il s'est détérioré sur le pourtour, un champignon (la "Mérule lacrymale") l'ayant insidieusement atteint. Quelques années plus tard, nous avons dû scier le pourtour et le bétonner. A ma connaissance, il est toujours en place.

Dès la décrue, chacun s'efforçait de vider ses locaux afin de nettoyer ce limon collant et malodorant au fil des jours. J'ai souvenance, rue de la Garonne, de l'écluse du Canalet à la rue Sainte-Catherine, d'un capharnaüm de mobilier, caisses, bouteilles, vieux objets exposés pêle-mêle au milieu de la rue. Les militaires d'Agen étaient réquisitionnés pour aider les plus nécessiteux et les personnes âgées dans les travaux de remise en état. La police patrouillait pour éviter les vols car, même dans ces cas d'exception, des opportunistes s'approprient les biens des autres ! Des citernes d'eau étaient mises à disposition pour le nettoyage car le réseau d'eau courante publique n'existait pratiquement pas. Lorsque l'on imagine la puissance de l'eau, je ne peux oublier la découverte dans notre jardin, situé au pied de l'écluse du Canalet, d'un madrier de plus de 3 mètres de long et d'une forte section. Nous avons eu toutes les peines du monde à l'amener rue de Champagne. Mes connaissances technologiques des bois me permirent de découvrir qu'il s'agissait d'un bois étranger à l'Europe : un Teck d'Angélique (Teck de Guyane). Les madriers en teck étaient particulièrement utilisés pour servir d' "aiguillettes" sur le barrage de Beauregard (un "barrage à aiguilles" étant constitué de madriers mis côte-à-côte pour barrer le lit d'un fleuve). Impossible de scier ce madrier avec les moyens normaux ! Mon père

s'en était fait un établi en le sciant avec une scie à métaux. Il doit m'en rester un morceau dans mes "archives".



Il est encore quelques anecdotes qu'il est bon de rapporter.

Sur le Canalet, à hauteur de la Patte-d'Oie, un bouleau blanc énorme, de plusieurs mètres de circonférence, avait été abattu par les services des Ponts et Chaussées. Vu l'importance du fût, il avait été laissé sur place durant de longs mois, les Ponts et Chaussées n'ayant pas d'engins de levage suffisant à l'époque. Après l'inondation, plus de tronc ! On ne sait pas où la Garonne l'a "embarqué". Rien n'a été signalé dans la Presse. Au cours de mon existence, j'ai vu 7 à 8 crues au moins, d'importances diverses, avec les soucis et la peur des futurs dégâts. Par exemple, lors de celle de 1981, alors que j'étais fonctionnaire à Agen, j'ai vu une grande partie des pièces pour le montage de la Foire-Exposition du Gravier disparaître au fil de l'eau...

La grande maison de style colonial implantée à l'angle des rues de Champagne et de la Garonne était occupée en 1952 par la famille Virely. Le père - un ancien de l'armée d'Orient - vivait là avec son épouse, sa fille Edith et son fils Jean-Claude, notre camarade de classe. Dans le grand parc planté de Magnolias, de Plaqueminiers (Kaki), de Palmiers, de Prunus et de deux Ginkgo biloba, trônait un bassin ovale à poissons, décoré en son milieu d'une rocaille surmontée d'un jet d'eau. Cet ensemble fut recouvert par plus de 2 mètres d'eau. La crue terminée, nous avons eu la surprise de voir que tous les poissons étaient encore là ! Quelques jours après, le colonel demanda à mon père de curer le bassin. Chose fut faite rapidement, mais une deuxième surprise nous attendait : dans les anfractuosités de

la rocaille, deux couples de furets avaient élu domicile. L'on n'a jamais su par quel enchantement et depuis quand ils se trouvaient là ! Quelques semaines après, ils avaient disparu. Je me pose encore la question : ces animaux nagent-ils ?

Ma tante Louise Viguié, épouse Robert (92 ans de nos jours), qui travaillait à la Trésorerie Générale, rue Londrade à Agen, m'a rapporté avoir vu en 1952 passer sous la Passerelle, qu'elle empruntait 4 fois par jour, une meule de paille sur laquelle était juchée une vache vivante... La vitesse de l'eau ne lui a pas permis de voir comment cette meule et son encombrant fardeau franchissaient les arches du Pont-Canal qui sert d'aqueduc au Canal des Deux Mers.

Il fait bon vivre au bord de l'eau lorsque "Dame Garonne" ne fait pas des siennes. J'ai toujours le sentiment de désolation et d'impuissance devant la montée inexorable et silencieuse de l'eau. Une anecdote de la bouche de Michel Serres, notre philosophe agenais qui se dit "enfant de la Garonne" et dont la famille exploitait une "drague" sur le fleuve près du barrage de Beauregard. Il a vu celle-ci franchir le barrage après avoir cassé ses amarres. Elle fut retrouvée du côté d'Aiguillon. J'ai eu connaissance de ce fait mais n'ai pas de date en tête. Jugez de la force de l'eau que l'on ne peut arrêter !

Souhaitons, pour l'avenir, que le calibrage du fleuve à 240 m dans sa traversée d'Agen et la construction sur les deux berges de digues imposantes seront des éléments rassurants pour ceux qui vivent près de l'eau.

C.C.

Gabrielle Piasecki-Boissel écrit :

J'habitais avec mes parents au 26 rue de Champagne au Passage où mon père avait son atelier de menuiserie.

Il y a eu exactement 2,05 m d'eau dans ma maison. Ma mère qui avait vécu l'inondation de 1930, rue Cale Abadie à Agen, ne voulait pas rester, même pas dans une chambre mansardée au grenier. Mon père, pompier bénévole, était allé chez Mr Bellot menuisier - ébéniste, rue de la Garonne, pour l'aider avec d'autres pompiers à sauver ses machines en les mettant sur les établis...Ironie du sort, le lendemain, toutes les maisons de la rue de la Garonne avaient de l'eau jusqu'au 1er étage !! Quant aux machines de mon père, ce sont les voisins qui les ont sauvées : Christian Castan et son père, Mr Rauzières et Mr Delpérier !

Mon père est venu nous chercher avec la vieille Citroën "Rosalie" qui s'est un peu étouffée car l'eau avait déjà entouré la maison. Des amis nous ont hébergés à la Demi-Lune durant 4 jours, c'était chez Mr et Mme Courbot.

A notre retour, quelle tristesse ! Nous avons eu 1, 50 m d'eau dans la cuisine (légèrement surélevée) et de la boue partout, une épaisseur telle qu'il a fallu même prendre des pelles pour la sortir !!

Mais un petit réconfort devant tout ce désastre : notre table "gasconne", avec un grand vase au milieu de celle-ci, est partie "en villégiature" jusqu'au coin de la rue de Champagne et de la rue de la Garonne où nous l'avons retrouvée ...avec le vase au milieu qui était toujours debout !!

Chez mon amie Solange qui était ma plus proche voisine, la Garonne est rentrée dans la chambre du rez-de-chausséeet oh ! surprise, l'édredon bleu était «collé » au plafond, la marque de sa présence y est restée jusqu'à ce qu'un peintre vienne repeindre celui-ci !

C'est vrai que cette Garonne nous a fait des misères, mais en tant que «vienne» agenaïse, je regrette d'être séparée d'elle, c'était tellement plus beau avant....Bien sûr l'inondation de 1952 a détruit pas mal de choses, mais que de regrets pour le "Copacabana" avec son dancing, son restaurant, tout-à-côté le "Passage-Plage" et un peu plus loin le "Canalet" avec ses compétitions de natation : tout ce secteur a perdu totalement de son charme. Il faudrait de nouveau embellir cette rive gauche car elle est tout simplement abandonnée.

G.P-B.

AU PONT DE BARROY

René Cecutti habitait près de ce pont. Il se souvient :

Lorsque nous étions enfants, nos "anciens" avaient conté les grandes inondations de 1875 et 1930. Je les avais écoutés très attentivement et en avais gardé un grand souvenir qui m'avait fasciné. Quand j'étais à l'école primaire du Passage d'Agen, « Garonne », tous les ans, faisait quelques petites crues. Dès la sortie des classes, à 11 h 30, nous allions la voir : elle sortait de son lit, couvrait le Gravier côté Agen, coupait l'accès à la Passerelle, envahissait la Place de la République et la rue de la Garonne et remontait la rue Gambetta. C'est là que nous regardions sa progression, elle montait jusque chez Brandolin, près de la boulangerie. La rue de Champagne était aussi coupée. L'atelier de menuiserie de Mr Boissel était un des premiers à recevoir les crues dans cette rue.

Tous les dimanches, j'allais au bal avec des copains. Je venais de passer mon permis de conduire, et, avec la voiture familiale (une Donnet 10 cv, 6 cylindres, avec porte arrière ouvrant sur un grand coffre), je transportais mes amis Jean

Grégoire, Claude Eléro, Charles et Gino Andréazza. Nous fréquentions, à Agen, le dancing «le Skating» qui était alors très populaire.

Le dimanche 3 février 1952, la Garonne était menaçante et avait envahi le Skating. Nous avons dû aller à un autre dancing, «l'Eldorado». Le bal battait son plein et, de temps en temps, la «sono» de l'orchestre annonçait de brefs messages disant que des routes étaient coupées par l'eau et que l'on conseillait aux personnes présentes de rentrer. Quand on a dit que le Pont de Pierre ne serait plus praticable, nous nous sommes empressés de prendre la voiture et avons essayé de rentrer au Passage d'Agen. En effet, sur le boulevard de la Liberté, seul praticable, le garage Simca était déjà couvert et la route commençait à être envahie. Nous avons dû pourtant nous engager mais l'eau était prête à rentrer dans l'habitable.

A mon arrivée à la maison - proche du pont de Barroy et du Canalet - mes parents étaient «aux cent coups» car ils avaient été prévenus de la montée des eaux. Je me mis de suite à les aider à déménager le maximum à l'étage. Notre voisin Gaston Mengelle vint me demander si je pouvais l'aider à remorquer sa voiture Peugeot 201 qui était en réparation et n'avait plus de moteur. Nous l'avons amenée à la Demi-Lune proche. Nous avons aussi transporté les cochons chez Malet qui avait une loge libre. Les vaches étaient sur la digue du Canalet, point de sécurité le plus haut où il n'y avait pas trop de circulation. La route se terminait à la ferme de Barroy.

La nuit commençait à tomber et l'eau à arriver par le jardin. J'ai eu juste le temps de monter le motoculteur sur le chemin de Bernès et de rentrer prendre la voiture, chargeant ma bicyclette pour le retour. Je la mis en sécurité à la Demi-Lune. Je m'empressai de rentrer avec la bicyclette car l'eau était dans la cour de la maison. Mes parents avaient eu la précaution de stocker un peu d'eau et des victuailles : notre vie de Robinson commençait. Au début nous avions l'électricité, mais pas de chauffage. Le poste de radio nous donnait de faibles informations. L'eau continuait à monter, commençait à passer sur la route et retombait dans le champ de Barroy. De la fenêtre de nos chambres nous regardions avec émotion ce spectacle. Avec surprise, nous avons entendu le vrombissement d'une voiture sur la route qui essayait de rejoindre la Demi-Lune. Malgré l'obscurité, nous avons reconnu Mr Bareyre et son contremaître qui venaient de leur usine de moulures en bois où ils avaient sauvegardé les machines. Après avoir dépassé notre maison, la puissance de l'eau a eu raison de leur voiture, une Peugeot 203 neuve, qui s'est mise en travers et est ainsi restée prisonnière. Ils ont eu juste le temps de la bloquer et de se sauver en se tenant par la main pour rejoindre la terre ferme. Ils auraient

pu se faire emporter et se noyer !

Notre cour était transformée en rivière, avec un courant très puissant, entraînant tout sur son passage. Mon père avait empilé des fagots qui ont été enlevés comme un fétu de paille. Nous les avons vu disparaître dans le champ du voisin. Nous avons oublié la boîte de café et c'est avec acrobatie que j'ai pu la récupérer en enjambant l'évier : dans la cuisine nous avons en effet 85 centimètres d'eau boueuse qui continuait à monter. Dans la nuit l'électricité a été coupée, nous étions donc dans l'obscurité et avons dû sortir les bougies ! Nous n'avions plus de radio, le temps était long. Mon frère Georges et ma sœur Mimi tournions en rond avec un peu de lecture et quelques jeux. Ma mère avait ses occupations avec le ménage dans les 4 chambres que nous avons à l'étage. Mon père, lui, acceptait assez bien la situation, il se reposait sous de grosses couvertures....

Le lundi 4, au lever du jour, le spectacle nous est apparu de la fenêtre arrière de la maison : tout était recouvert par l'eau boueuse. De notre jardin on ne voyait que les arbres fruitiers et les piquets de vigne qui émergeaient. Notre cour avait 1, 50 m d'eau qui la traversait avec un très puissant courant et retombait avec un bruit de cascade dans le champ de Barroy, amenant tout sur son passage, des détritrus, du bois, des bidons, c'était le grand ménage ! L'eau nous arrivait, en amont, du barrage de Lécussan, traversait l'usine Lalanne, les jardins de Bernès, coupait la route de Nérac, la ferme de Saramiac, et arrivait à notre jardin. La route qui partait du pont de Barroy et rejoignait la colline de la Demi-Lune faisait digue. Elle avait fait augmenter le niveau d'eau qui, en retombant dans le champ, faisait un grand bruit de cascade et s'étalait au delà vers la 4e écluse du Canal des Deux-Mers. Nous nous sommes couchés dans l'obscurité et le froid, sans nouvelles, tout en montant la garde. Parfois la sirène hurlait, annonçant la montée de la crue. C'était très lugubre, ça nous rappelait la guerre, avant un bombardement. Je m'inquiétais en même temps pour mon travail. Sachant qu'à Agen la Route des Chênes (aujourd'hui avenue Michelet) était inondable et que mon atelier de bobinage et réparation de moteurs (impasse Faval) était proche de cette rue, il devait être sous les eaux. Je me doutais que, en y revenant, je trouverais du travail d'étuvage !

Le mardi 5, dans la matinée nous avons eu la surprise de voir un kayak qui s'approchait par le jardin : c'était Mr Fillol, le pharmacien, qui venait voir si tout allait bien et nous annoncer que la décrue était proche. C'est la seule personne que nous avons vue pendant notre isolement.

Le mercredi 6, à notre grande joie, l'eau a commencé à se retirer, laissant apparaître un désastre. La vase recouvrait tout, les objets jonchaient le sol, les

traces de la montée des eaux tâchaient les peintures et tapisseries. Nous avons fait un genre de petite cave sous l'escalier qui montait à l'étage où nous rangions nos conserves. Elle était pleine d'eau. Les conserves qui étaient sur des étagères restaient consommables, les pots de confits posés au sol étaient perdus.

Nous n'avions pas l'eau courante et une simple pompe à main nous fournissait l'eau. J'avais installé une petite motopompe pour arroser le jardin qui, restée 3 jours sous l'eau, risquait de ne pas supporter la remise sous tension. Mais voyant la quantité de boue qu'il nous fallait dégager, j'ai tenté de la relancer, ça a bien marché : nous avons pu laver au maximum mais, à la fin...elle a rendu l'âme ! Nous avons sorti ce que nous avons oublié pour le mettre à l'air. Nous avons allumé la cuisinière pour chauffer et enlever l'humidité de la maison. Heureusement nous avons un peu de charbon car le bois qui pouvait nous rester était mouillé. Les portes intérieures avaient gonflé et nous avons dû raboter la porte extérieure pour pouvoir fermer la maison. Le soleil était revenu et faisait un grand bien.

A l'extérieur c'était un désastre. La puissance de l'eau avait enlevé tout le gravillon que nous avons dans la cour et, devant le portail, une grosse cavité nous empêchait de sortir sur la route. Les voitures recommençaient à circuler, la vie reprenait et nous faisait oublier le calvaire que nous venions de subir. Chacun pansait ses plaies et la solidarité commençait à entrer en jeu. Cependant l'avenir nous a montré que les dons ont été très mal distribués.

Mon frère Jean ("Ricou"), qui était au régiment, a eu une permission exceptionnelle de 10 jours, mais un peu tardivement....

Le dimanche suivant nous sommes allés voir si, dans la famille, il y avait eu de gros dégâts. Les routes étaient défoncées, toutes les maisons avaient sorti meubles, literies, et chacun nettoyait les dégâts laissés par l'eau.

Je n'oublierai jamais ce que nous avons subi. Moi aussi je raconterai à mes petits-enfants l'inondation de 1952 comme l'ont fait nos prédécesseurs pour les inondations de 1875 et 1930.

R.C.

L'ECOLE DU PASSAGE BOURG

Jacques Vassal était présent à l'école des filles :

Lors de l'inondation des 3-6 février 1952 j'étais à l'école des filles du Passage où ma mère Jeanne était directrice pour quelques mois encore.

Avertis par les sifflements des sirènes et les avis affichés çà et là, nous étions

nombreux à surveiller, dans la rue Gambetta, l'avancée de l'eau qui gagnait latéralement du terrain dans les champs et jardins. Mon père, vu la situation du garage de l'école, sous les classes de la partie basse de la cour, mit notre voiture à l'abri sur les hauteurs du Passage, à la Demi-Lune. L'eau s'approchant toujours de l'école, notre crainte était qu'elle atteigne le niveau du plancher du rez-de-chaussée, seulement surélevé de deux marches. Plusieurs petits meubles et objets furent alors mis à l'abri au 1er étage. Je me souviens que le piano (très lourd !) fut hissé d'un côté sur la 2e marche de l'escalier de l'étage, l'autre extrémité reposant sur un banc - sans doute solide.... Nous avons eu de la chance car l'eau est venue "flirter" avec le sommet de la 2e marche du rez-de-chaussée puis s'est progressivement retirée.

Notre cave n'a cependant pas échappé à l'inondation. Dans la nuit du 4 au 5 février - probablement - ma mère Jeanne m'a réveillé car l'eau atteignait maintenant l'école et s'écoulait peu à peu dans la cave par le soupirail. Avec une énergie - mêlée d'une forte dose de naïveté - nous avons tenté de colmater l'ouverture du soupirail avec des planches, serpillières... pour créer une sorte de batardeau. L'eau finissant toujours par l'emporter, notre tentative échoua. Nous avons battu en retraite en pataugeant dans la boue car le sol de la cave était en terre battue. Par la suite nous avons entendu, d'en haut, le ballotement de l'eau contre le plancher du rez-de-chaussée, les chocs des rondins de notre stock de bois qui flottaient. La cave est devenue un capharnaüm boueux, malodorant, condamné plusieurs mois. Alors qu'il faisait très froid en ce début de février, notre bois était devenu inutilisable.

L'eau, en se retirant, abandonna un limon tenace, des déchets de toutes sortes. Je me souviens de l'état des parties basses de la cour des écoles, des nettoyages et assainissements qui furent nécessaires. Le pire était les "cabinets" dont les fosses avaient débordé ! Comme il fallait prévenir les épidémies et assécher, nous avons contribué, à l'école, à la distribution de différents produits fournis par la mairie : chaux vive, créosote, permanganate de sodium... L'eau potable était régulièrement distribuée à la population par camion.

Un peu en amont d'Agen, à Sauveterre Saint-Denis, mes grands-parents Capéran subirent très fortement l'inondation. Pris tout le dimanche 3 février à la mairie, vu ses fonctions de Secrétaire, mon grand-père Julien regagna tardivement sa maison à l'écart du village alors qu'elle était déjà très envahie par l'eau. Sans aucune préparation, il se réfugia au grenier avec ma grand-mère et mon oncle. Ils durent y supporter le froid plusieurs jours et se contenter, la nuit, de vieilles paillasses. Vu l'arrivée rapide de l'eau, les lapins n'avaient pu être sauvés et périrent

noyés....

Cette maison avait été inondée plusieurs fois au cours du siècle, particulièrement en 1930 où l'eau avait atteint 1,80 m environ au rez-de-chaussée. La crainte de l'inondation, devenue une véritable hantise, fut fatale à ma grand-mère Lucie. Au début de janvier 1967, alors que la Garonne était comme souvent menaçante, elle s'est levée très inquiète au milieu de la nuit, pensant que l'eau allait cerner sa maison. Insuffisamment vêtue, elle s'est attardée au dehors, par un froid glacial, alors que la neige commençait à tomber. Atteinte d'une congestion cérébrale, elle s'est éteinte au petit matin.

J.V.

LES FERMES PRÈS DE MONBUSQ

Etienne Tortul habitait la ferme de Mognac

En ces temps là, il n'y avait que rarement le téléphone à la campagne (et internet n'existait pas !), aussi est-ce le garde champêtre qui a averti de la survenue imminente de la crue. Immédiatement mes parents ont décidé d'un plan d'action tout en surveillant la montée des eaux. Plan rudimentaire mais très efficace ! Nous avons disposé quelques baguettes d'osier en bordure de la nappe et allions à intervalles rapprochés vérifier leur position et les disposer à nouveau à l'emplacement que l'eau venait d'atteindre. Lorsque nous avons estimé qu'il était évident qu'un danger menaçait la ferme, nous avons, mon père et moi, conduit chevaux et vaches sur les berges voisines du Canal des Deux Mers (seul point en hauteur encore praticable), en face de la ferme "Profendu" appartenant à Mr Robert et exploitée par la famille Budua. Nous avons chargé le camion de nourriture pour les animaux et décidé de rester auprès d'eux autant qu'il serait nécessaire. Je me souviens des meuglements et hennissements angoissés qui s'élevaient dans la nuit tandis que nous, nous étions allongés, transis, sur le foin dans le camion. Les bêtes étaient apeurées et souffraient du froid intense qui régnait car les bords du canal étaient gelés. Ce mois de février 1952 fut particulièrement rigoureux. Ces cris, ce froid, l'eau autour de nous, ajoutaient à l'angoisse de la nuit dans ce camion. Nous devions, dans ces circonstances peu favorables, procéder à la traite des vaches car elles auraient encore plus souffert de ne pouvoir donner leur lait.

Ma mère nous avait rejoints mais passait la nuit chez les Budua qui avaient eu la gentillesse de l'accueillir. Ma soeur Marie et mon frère Félix étaient restés à la ferme. Il avait été décidé de hisser veaux, cochon et volailles dans le grenier à foin afin de les soustraire, eux aussi, à la crue. Mon frère et ma soeur pouvaient également surveiller la maison et parer éventuellement à la sauvegarde d'autres objets, si nécessaire. Le grenier, au plafond un peu haut, était relativement confortable. Il possédait une fenêtre à large bord sur lequel Félix et Marie ont pu faire du feu pour réchauffer la nourriture et bénéficier d'un peu de chaleur. L'eau avait atteint dans la maison 50 cm environ, au niveau du siège des chaises.

La ferme n'a été envahie par les eaux que deux jours environ. Nous avons dû, mon père et moi, rester plus longtemps sur les berges du canal en attendant que la route d'accès à la ferme nous permette d'y ramener les animaux.

E.T.



A AGEN

Madeleine Tortul-Guary était au Lycée de filles d'Agen :

Je me souviens fort bien de cette inondation de 1952.

J'étais alors interne au Lycée de filles J. Chaumié d'Agen. Nous n'avions pas, donc, été directement touchées par la crue, mais il nous fut demandé de participer au nettoyage des maisons inondées après nous avoir emmenées en promenade au coteau afin de prendre la mesure de l'ampleur des dégâts des eaux. Ils étaient impressionnants et seuls les quartiers un peu en hauteur, comme notre Lycée, n'avaient pas été touchés. Nous avons du mal à reconnaître un paysage pourtant familier, le coteau faisant partie de nos promenades dominicales d'internes.

Je fus affectée à la remise en état d'une maison longeant le jardin de Jayan, près du Lycée de garçons. La cave était pleine d'eau et la boue couvrait les murs du rez-de-chaussée assez haut, autant qu'il m'en souviene. Il s'agissait d'une boue collante et jaunâtre que nous avons beaucoup de mal à faire disparaître malgré nos efforts maladroits bien que très motivés. Les personnes chez lesquelles nous étions étaient comme anesthésiées et avaient du mal à participer à cette remise en état malgré leur désir de retrouver un cadre de vie normal au plus vite. Cela m'avait surpris à l'époque.

Les cours reprenant le lendemain, nous n'avons fait que cette intervention mais il fallut plusieurs semaines avant que la ville ne retrouvât son apparence familière.

